

INTRINSÉCISME DU DEVOIR ET OPTIMISME EXISTENTIEL

I. La liberté est l'épanouissement de la personnalité, de la subjectivité subsistante, de l'incommunicabilité du « je » continu. L'intuition directe, immédiate, de ce « je » existant parmi d'autres existants, éclate devant ma conscience spirituelle, dominant l'écoulement successif spatio-temporel. Je suis un esprit émergeant de la matière et se formant dans son propre corps. Mon moi profond ne cesse de se posséder, présent tout entier à chaque instant, lui-même à lui-même. Jamais il ne se peut « néantiser ». Expérience spirituelle primitive, le « je » n'est ni la pensée en général, ni tel acte singulier isolé. C'est mon moi pensant, ma pensée à la fois subjective et objective, présente à soi comme personne inaliénable. Je pense et je me pense en pensant n'importe quoi. Je veux et je me veux en voulant n'importe quoi. Par mon acte libre je m'engage dans l'être absolu, dans l'exister de soi nécessaire, puisqu'il est impossible que soit le néant de droit, le néant radical, absolu. Il faut que toujours il y ait eu, que toujours ait été l'*exister*. L'exister ne peut être qu'inconditionné ; je l'affirme avec évidence. De l'avis des psychologues les plus autorisés (cf. *Traité de Psychologie* de G. DUMAS, tome VII, fascic. 3, 1948 : Ch. BLONDEL, pp. 132 et 133), le problème de la personnalité autonome et soumise pourtant au devoir manifesté par l'ordonnance des êtres dans l'exister, dépasse les limites de la psychologie. L'axiologie ou théorie des valeurs est du domaine de la métaphysique. La personne est une intuition explicite comme « je étant », et

implicite comme exister inconditionné. Ainsi donc mon « je » réflexif dans le monde non réflexif parmi d'autres « je », dans l'inconditionné de l'exister nécessaire, m'est livré par une intuition intellectuelle non saturante, mais très imparfaite, besogneuse et requérante d'enrichissements du dedans d'elle-même, puisque ouverte sur tout le non néant.

II. Je suis un « possible d'exister », nécessaire comme nécessairement conditionné pour pouvoir s'inscrire dans l'exister actuel. Pour rendre raison de l'être des existants limités se co-conditionnant comme tels êtres-ci dans leur essence-existence et dans leurs activités mutuelles, il faut que soit, de soi, en soi, pour soi, comme absolument inconditionné et souverainement indépendant, l'*Exister pur*, créateur des êtres limités, qu'il pose librement dans l'existence finie. La réalisation de cette création ne peut en rien l'enrichir, puisqu'il est de soi l'Exister pur, la perfection infinie, distincte par excès, et nullement par défaut, de tous les autres êtres. L'être inconditionné ne peut évidemment pas se trouver dans l'ensemble des êtres limités co-conditionnés, puisque cet ensemble ne peut pas avoir d'existence distincte des existences personnelles ou de l'existence du monde non réflexif. Sans l'exister pur, les êtres multiples ne pourraient être actuels, ni même être comme « possibles d'exister ». Ils sont pourtant des êtres, vraiment êtres dans l'être et non pas des quasi-êtres comme on l'a parfois prétendu. L'Être pur fait qu'ils soient, qu'ils agissent et qu'ils réalisent leur fin propre suivant leur nature respective ; que donc ils agissent en pleine liberté s'ils sont êtres spirituels.

III. Être personne libre, en effet, c'est ne pas être contraint, forcé, violenté, brutalement prédéterminé physiologiquement ou psychologiquement. Être libre, c'est se déterminer soi-même à agir ou à ne pas agir (liberté d'exercice), à faire ceci ou à faire cela (liberté de spécification). C'est encore — ceci est accepté moins facilement — exister d'une nécessité aimée, reconnaissante, savoureuse, optimiste, rayonnante, enthous-

siaste et dilatante. C'est ne pas se résigner à exister parce qu'il le faut bien, en maugréant, en geignant sur la charge pénible d'une condamnation à exister, en rongant son frein de devoir malgré soi être libre. Par la liberté je fais moi-même les jeux, ou je les accepte de bonne grâce, courageusement et joyeusement quand ils se trouvent faits indépendamment de moi. Harmonieusement, en vue du plus grand bien commun, je m'y adapte, mettant les événements voulus par la Providence infinie, au service d'une plus complète possession de moi-même. La vraie liberté connote un « *égodonisme* » largement ouvert et nullement un égoïsme fermé et calculateur du moindre effort. Elle connote un « *communionisme* » des esprits et nullement un communisme jalousement partageux, ombrageux et étroit en sa poursuite exclusive des biens temporels. Elle connote surtout et fondamentalement, comme exigée par l'ordonnance dans l'être, une adoration reconnaissante et confiante de l'Être créateur.

Être libre appartient exclusivement à l'esprit, maître de soi. Cela domine l'esclavage du caractère, du tempérament, des habitudes, de la nonchalance indolente. Libre, j'ai à résister à mes caprices, à mes fantaisies versatiles ; j'ai à réprimer mes passions sensuelles ; j'ai à terrasser mon égoïsme tenace ; j'ai à me mettre joyeusement au service de mes frères en humanité par un travail en rapport avec mes capacités ; j'ai à les aider, à les honorer ; j'ai à ne pas m'ériger moi-même en créateur souverain, par un anthropocentrisme nourri d'absurdité et de « néantisation », en méconnaissant la continuité de mon « je » à travers les événements dont il est la cause ou le témoin. Être libre, ce n'est pas se fuir toujours, c'est se posséder de plus en plus pleinement ; c'est s'« *entiser* », se mettre en valeur, loin de se « *néantiser* » ; c'est vivre dans un sain optimisme et nullement dans l'angoisse déprimante et dans l'absurde pessimisme du néant. Par l'« *égodonisme* » dans le « *communionisme* » des esprits je me grandis moi-même de tout le bien que je fais à mes frères en humanité.

Les raisons objectives ne sont qu'insuffisamment suffisantes

de mon choix libre, non plus que les causes efficientes du déterminisme réalisateur de ce choix. C'est le moi total en sa singularité, le moi totalement dépendant du créateur jusque dans l'agir, qui est la raison seule pleinement suffisante, de l'acte libre. Lumière et action (volonté voulue délibérée) s'y fondent en un principe réel personnel. Mon choix lui-même constitue le mobile entraînant l'alternative dans le sens choisi.

La conscience de ma liberté ne peut pas être une illusion, comme on l'a prétendu, au nom du contrôle des faits. Dans l'occurrence, il s'agit d'une expérience qui n'est pas simplement descriptive et objective, ou d'un contrôle scientifique ou exclusivement phénoménologique. Il s'agit d'une expérience personnelle spirituelle singulière, d'introspection ; d'une présence immédiate et directe de soi à soi à la source de l'opération libre, présence réfléchie, éclairée du dedans et dominant les manifestations des faits extérieurs. Il ne s'agit pas d'un spectacle subi s'imposant à moi ; il s'agit d'une décision que je prends, d'un événement que je provoque, que je déclenche après avoir mûrement pesé le pour et le contre et dans lequel j'engage ma responsabilité. Je constitue ce que je veux être *le meilleur pour moi* en ce moment. Je sais que ce n'est pas toujours *le meilleur en soi*. Ce choix m'honore et me grandit s'il est ordonné ; il me diminue s'il est désordonné : égoïsme, cruauté ou faiblesse. Ainsi donc les jeux ne sont pas faits, mais je les fais, moi. Que l'on puisse user de stupéfiants, de terreur, de menaces, de mauvais traitements pour vinculer mon libre arbitre, l'anéantir ou le diminuer, cela montre que mon esprit se forme dans son corps, que son exercice est soumis à des conditions d'ordre matériel. L'entraînement au sacrifice développe, affermit, enracine ma liberté, qui n'est pas une chose parmi des choses, un pur donné. Ma liberté est un donnant, « *égodonisme* » dans le « *communionisme* » des esprits, « *égoabandonisme* » aussi, par rapport aux événements, qui ne peuvent pas ne pas rentrer dans l'ordre métaphysique de l'être.

L'être libre est un « *en soi pour soi* et aussi, *pour l'Être pur créateur* » lequel est moi plus que moi, et donc *non moi*, distinct

de moi par excès, hyperimmanent et donc non immanent, mais absolument transcendant.

L'anthropocentrisme radical a tort quand il affirme que « l'être en soi est de trop », que l'intelligible n'est intelligible que parce que ma liberté absurde le constitue, le monde ne pouvant exister que comme un outil pour l'homme, un instrument de sa culture, ne possédant en soi aucune signification d'être.

Toute intelligibilité n'est pas le résultat de ce que la liberté humaine projette, des possibilités du moi dans le monde. Dans le donné du monde, en fonction du donné donnant qu'est l'esprit humain, se manifeste l'exigence par illation immédiate dans la raison d'être, de l'Exister pur créateur. L'intelligible, c'est l'être ; l'intelligence, c'est la saisie de l'être. Le conditionné n'est que par l'inconditionné, être pur.

IV. La liberté personnelle s'exprime dans un jugement existentiel d'ordre transcendantal, c'est-à-dire comme général singulier. On a répété l'alternative célèbre : les principes sont nécessaires, mais ils n'existent pas. Les faits existent, mais leur rançon est d'être contingents, non nécessaires. Le nécessaire n'existe pas ; il ne peut exister.

On oublie que le donné est nécessaire comme possible d'exister singulier ; que l'Être pur est nécessaire, non seulement pour expliquer ce qui existe en fait et aurait pu ne pas exister actuellement, mais qu'il est nécessaire pour expliquer la possibilité même des êtres qui sont comme êtres contingents, nécessaires comme contingents de la nécessité même de l'être inconditionné. On oublie que la loi des essences, des contenus d'être, s'impose dans l'ordonnance des êtres et explique, *du dedans de l'être*, le caractère nécessairement obligatoire et méritoire de nos actes bons singuliers. C'est dans la singularité de leur existence que les êtres limités tendent à s'assimiler à l'Être pur suivant l'adage cher à M. Blondel : *omnia tendunt assimilari Deo*. Dieu seul est exister pur ; il est absurde que le moi libre prétende usurper cette prérogative de l'absolument absolu, tandis qu'il participe à l'absolu au titre de relativement absolu, de créature.

V. L'Être pur n'est pas libre de n'être pas ; il est nécessaire, mais pourtant nécessairement libre et librement nécessaire, nullement contraint. Ce n'est pas malgré lui qu'il est Être pur, condamné à obéir à la loi de l'être. L'Être pur n'est pas dans l'être commun à tous les êtres. Étant leur créateur, c'est l'être commun aux êtres, l'être transcendantal qui est en Dieu, mystère philosophique parce que analoguant créateur. La compatibilité de l'absolument absolu et des êtres créés, ne nous est pas positivement accessible. Inaccessible, au même titre, est le mystère de la compatibilité de notre liberté créée et de la toute-puissance divine. Créateur de notre liberté, Dieu ne peut la détruire ; lui seul pénètre le mystère philosophique de la création libre.

VI. C'est dans mon corps que mon esprit, qui le fait exister de sa propre existence spirituelle, se prépare à la plénitude de la liberté dans l'au-delà de la mort. Le devoir n'est pas une restriction à mon libre arbitre ; c'est le moyen de me « plénifier » en réalisant la vérité libératrice. C'est du dedans du moi que, fondamentalement, s'impose le devoir. Il faut en affirmer l'intrinsécisme et l'intériorité au même titre que l'intériorité et l'intrinsécisme de l'être. Mon épanouissement dans l'être comporte l'ouverture la plus large possible. Il n'y a pas de perfection qui m'est adaptée **actuellement**, qui ne soit pas, par là même, obligatoire. Ce n'est que comme norme universelle non singularisée, que l'obligatoire se distingue du surrogatoire non imposé. C'est un devoir pour moi de tendre à ma plus grande perfection possible. Le véritable amour-propre est le contrepied de l'égoïsme. Charité bien ordonnée commence par chaque moi, analogué principal dans l'analogie de l'être, du vrai, du bien et de l'harmonie esthétique, pour rayonner du moi sur ses frères en humanité et se donner au Créateur super-moi de chaque moi. M'aimer vraiment, c'est aimer Dieu plus que moi, puisqu'il est plus moi que moi par excès, nullement par défaut. La relation de création me constitue en moi-même ce que je suis ; elle fonde tous mes devoirs dans l'ordonnance de

l'être. Si le surrogatoire semble plus attrayant que le devoir parce que plus spontané, plus autonome, sans commandement extérieur, sans hétéronomie, il y a en cela une illusion, car tout devoir comporte une intériorité et un intrinsécisme essentiel. L'éducateur ne doit pas, avant tout, dire : Je t'ordonne de faire ceci sous peine de punition. Il doit dire : C'est par amour pour toi que je te propose ceci comme te perfectionnant afin que, du dedans de toi-même, tu te décides à l'accomplir (autonomie sous-jacente, sous-tendant l'hétéronomie de surface).

Si la liberté consiste à me réaliser dans l'ordre, ma fin dernière m'établit définitivement en la liberté de choisir les moyens de m'épanouir en l'être suprême à l'abri de tout abus possible de ma liberté.

VII. Quant au réprouvé, il a perdu sa liberté ; en lui tout se passe à l'encontre de son vrai moi. Il souffre irrévocablement dans l'irréparable échec de son existence. Sa volonté voulue définitivement égoïste, se sent en résistance *irrémediable* contre sa volonté voulante, ressort tendu vers le bien absolu. Le réprouvé est divisé pour toujours contre lui-même, condamné à haïr, à ne plus pouvoir aimer ou se donner. Sa révolte impuisante voudrait « néantiser » métaphysiquement ; malgré lui, il ne peut qu'« entiser » pour son malheur. En tant que contraste existant dans l'ordre universel, il proclame la définitive victoire de l'être sur ce qui voudrait être le néant. Échec complet en tant qu'être isolé, le sort du réprouvé en la communion des esprits manifeste, par son effroyable malheur, la toute-puissance de l'amour infini.

En enfer les jeux sont faits ; ils demeurent inéluctablement mal faits.

Nicolas BALTHASAR (Louvain).